

LA COMMUNICATION ENVIRONNEMENTALE, ENJEUX, ACTEURS ET STRATÉGIES

Kane Oumar, Paris, L'Harmattan, 2016, 138 p.

[Marion Mauger](#)

NecPlus | « [Communication & langages](#) »

2017/4 N° 194 | pages 117 à 119

ISSN 0336-1500

ISBN 9782358761840

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2017-4-page-117.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour NecPlus.

© NecPlus. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

et conceptuels, et propose également des observations méthodologiques.

La réflexion liminaire de Marc Lits, panoramique mais aiguisée, sonde les nouveaux rapports à l'information en problématisant ses enjeux majeurs, comme celui du rapport au temps et en particulier la question de la rapidité de l'information, l'accentuation de la dramatisation médiatique, ou encore la polyphonie énonciative. En abordant de manière fine et synthétique les caractéristiques de la culture médiatique contemporaine, le chapitre offre les outils contextuels indispensables pour penser les transformations contemporaines de l'archive.

La suite de l'ouvrage se déploie en quatre parties. La première, intitulée « Nouveaux regards » (p. 39-88), s'intéresse aux évolutions engendrées par les modifications récentes de notre rapport aux archives. Elizabeth Verry se place sous l'égide des *Ego-archives*¹ de Patrice Marcilloux, et démontre que « les archives sont devenues l'affaire de tous » (p. 39). Dans ce chapitre, l'archiviste-paléographe avance notamment un questionnement original sur les usages privés de l'archive, comme son rôle dans la pratique généalogique ou thérapeutique, inscrits dans un contexte sociétal d'engouement pour le récit de vie. S'ensuit une passionnante analyse de « la concurrence sémantique entre archives et données » (p. 55) par Andreas Kellerhals, ainsi qu'une étude de la relation aux « clientèles » des archives par Normand Charbonneau qui prône une amélioration de la médiation archivistique, de la connaissance des usagers, ainsi qu'une accentuation de la valorisation.

La seconde partie se penche sur les « Nouveaux objets » et les « Nouvelles responsabilités » (p. 89-141) liés aux pratiques contemporaines de l'archive. Lourdes Fuentes Hashimoto interroge parallèlement la série et le système comme modèles organisationnels de gestion et conservation des archives. La réflexion prospective menée par Jean-Claude Genoud mérite également d'être soulignée. S'interrogeant sur les pratiques à venir de l'indexation, ce conseiller en patrimoine et documentation met en avant la fécondité d'un questionnement spéculaire dans toute démarche d'étude des archives. Il invite alors à considérer l'archivage des méthodes d'archivages, et préconise l'étude de la sauvegarde de la « documentation produite sur les archives elles-mêmes » (p. 119).

Dans la troisième section, centrée sur les « Nouveaux usages » des archives (p. 143-220), le chercheur en sciences de l'information et de la communication retiendra en particulier

le chapitre de Jean Davallon consacré à la patrimonialisation des archives. La réflexion se fonde sur l'apparent paradoxe entre les archives et le patrimoine : comment penser leur proximité, alors même que la patrimonialisation se structure autour des « valeurs cognitives, sociales, voire identitaires », et que l'archivage se fonde principalement autour des « valeurs d'information, juridiques, et secondairement historiques » (p. 192) ? Après avoir examiné les caractéristiques du processus de patrimonialisation, il avance que le passage pour un même objet d'un statut fonctionnel à un statut documentaire témoigne des enjeux symboliques des archives et permet de les définir comme une « institution de la mémoire culturelle » (p. 201). La multiplication des expositions d'archives par les musées illustre cette valeur de l'archive et révèle ses dimensions fonctionnelles et symboliques : elle est alors à la fois « porteuse de significations et objet du passé devant le visiteur » (p. 206).

Enfin, la dernière section du volume examine les « Nouveaux défis » auxquels font face les archives, et invite à penser les transformations nécessaires de l'archivistique au regard des technologies de l'information et de la communication et de la « révolution numérique ».

C'est à travers la démarche commune de sonder l'archive sous l'œil du contemporain que les auteurs de cet ouvrage déploient de nouveaux imaginaires, de nouvelles définitions de l'archive, et des réflexions sur ses nouveaux usages. Si la grande densité et la variété des contributions constituent l'une des richesses de ce volume, le lecteur non spécialiste de l'archive peut néanmoins regretter l'absence de véritables introduction et conclusion, qui auraient permis de mettre en lumière des points saillants et de tisser une plus grande cohérence dans la profusion des réflexions déployées au fil des pages. Reste que l'opus intéressera tout chercheur en sciences humaines et sociales travaillant sur les archives et leurs médiations contemporaines.

EMMANUELLE FANTIN

LA COMMUNICATION ENVIRONNEMENTALE, ENJEUX, ACTEURS ET STRATÉGIES

Kane Oumar, Paris, L'Harmattan, 2016, 138 p.

Dans son ouvrage *La communication environnementale, enjeux, acteurs et stratégies*, publié en 2016, Oumar Kane s'appuie sur différents constats à propos de la discipline qu'il appréhende et construit dans le même temps. L'auteur explique en premier lieu que la médiatisation est un passage obligatoire pour faire circuler les connaissances issues des sciences dites exactes vers d'autres sphères de la société : politiques, culturelles, économiques et sociales. Le deuxième constat s'articule naturellement

1. Patrice Marcilloux, *Les Ego-Archives. Traces documentaires et recherches de soi*, Rennes, PUR, 2013.

au premier, puisque nous observons quotidiennement que cette connaissance et sa circulation ne suffisent pas à amorcer des changements politiques, sociaux, économiques et législatifs significatifs pour tendre vers un mode de vie dit « bas carbone », afin de préserver l'environnement et « vivre en harmonie avec la nature », objectif ultime de cette discipline en construction. Dernier constat, la dimension interdisciplinaire en sciences humaines et sociales reste essentielle à l'appréhension de cette communication environnementale, au même titre que l'interdisciplinarité des sciences dites exactes est nécessaire pour comprendre les objets complexes en lien avec l'environnement, tels que les changements climatiques agissant sur la planète – exemple central utilisé dans l'ouvrage qui se décompose en thèmes locaux.

Du même coup, la plus grande difficulté du travail d'O. Kane se perçoit dès le début de l'ouvrage : amorcer la reconnaissance d'une discipline naissante et, de fait, non stabilisée. Pour ce faire, l'auteur invoque plusieurs concepts travaillés en sciences de l'information et de la communication, mais dans une perspective environnementale : celui de bien public en comparaison avec celui de bien commun, le lien entre les notions de risque et de crise, les concepts de gouvernance et de démocratie participative pour l'analyse des mouvements sociaux, mais également les concepts de publics, de pratiques, d'*agenda setting* et d'espace public, et enfin la dichotomie structurante consensus/dissensus.

O. Kane avance d'emblée une définition problématisée de la communication environnementale qu'il va affiner et retravailler tout au long de l'ouvrage en proposant un état de l'art très large d'une discipline polymorphe, complexe et ouverte sur l'ensemble des concepts précités pour une tentative de reconnaissance de cette discipline. Il s'agit donc de « saisir avec plus de précision le rôle de la communication relativement aux enjeux environnementaux dans le monde contemporain » (p. 17).

L'ouvrage s'articule en trois parties. La première partie propose un regard subsumant à propos de l'objet même de cette discipline naissante. Les questions autour de l'interdisciplinarité sont complétées par une analyse socio-économique afin de repenser l'environnement comme un bien commun, ou la pollution comme une nuisance commune, plutôt que comme un bien public dont on jouirait à l'envi. En mettant au jour un décalage entre la définition des problèmes liés au bien commun considéré comme planétaire et les réponses proposées, toutes d'ordre national voire local, l'auteur légitime le principe de gouvernance dans le contexte environnemental actuel. Il pointe ensuite les dichotomies qui construisent les relations internationales : nations pauvres face aux nations riches, puis

nations dites émergentes économiquement face aux nations développées. O. Kane avance alors la notion d'injustice environnementale, ayant selon lui « le mérite d'effectuer une politisation de la question environnementale [...] conçue comme un objet de luttes sociales » (p. 36). Dans cette mesure, l'enjeu serait de faire corrélérer l'injustice environnementale et l'injustice sociale, afin d'atteindre une justice environnementale. Le débat passe de la question politique à un socle davantage éthique.

La deuxième partie de l'ouvrage est l'occasion pour le chercheur d'opérer un travail de catégorisation et de qualification à propos de l'émergence de la communication environnementale, qu'il considère tout autant d'un point de vue épistémologique que selon une portée pragmatique. L'auteur s'appuie sur un certain nombre de concepts déjà reconnus dans les SHS afin de bâtir théoriquement cette discipline. Ce faisant, O. Kane porte son message d'interdisciplinarité en croisant les points de vue afin de répondre à l'interrogation principale de l'ouvrage : quelle place donner à la communication dans la gouvernance des questions environnementales ? En retravaillant le principe de gouvernance par le prisme environnemental (et non par celui de l'écologie), l'auteur montre la nécessité de cette discipline à s'ancrer dans la résolution pratique de problèmes sociaux, politiques, économiques, etc., liant épistémologie et pragmatique à la discipline. Ainsi parvient-il à élaborer la définition suivante : « le domaine de recherche des sciences de la communication qui s'intéresse à l'environnement est la communication environnementale » (p. 41). Afin d'aborder cette question, l'auteur présente les différents acteurs et publics qui participent à cette gouvernance. La nature doit ainsi être considérée comme un acteur à part entière dans la gouvernance environnementale. Chacun des acteurs tente d'influencer les autres par le biais de leurs actions et de leurs discours, de leurs croyances, attitudes et comportements concernant l'environnement, tous ces éléments étant médiés par la communication. Dans ce sens, « la question environnementale devient le site d'enjeux et d'intérêts construits à travers des processus communicationnels et des stratégies discursives et médiatiques » (p. 47). Une analyse de cas vient ensuite appuyer les propos de l'auteur concernant la prise en compte de l'environnement et la prise de décision politique et citoyenne, au travers de la participation des publics : elle s'intéresse au cadre institutionnel du Canada et du Québec.

La dimension stratégique est enfin prise en considération dans la dernière partie de l'ouvrage, au travers notamment des notions de développement durable et de risque, d'abord du point de vue des institutions avec la question des

lobbies, puis selon le point de vue marketing dans les entreprises à propos notamment du *greenwashing*. L'auteur introduit dans les stratégies de construction des savoirs et de prise de décision les notions de risque, mais également de crise ; la communication du risque doit anticiper les événements, lorsque la communication de crise doit répondre aux défis pendant leur déroulement. La dernière question qu'il pose touche à la production des connaissances avec la participation des citoyens au regard de la traditionnelle expertise scientifique. O. Kane clôt son analyse en ouvrant le débat sur la possibilité d'une expertise politisée, allant à contre-courant de la définition communément admise, mais pourtant discutable, d'une expertise neutre de toute dimension politique. Il s'appuie pour cela sur l'exemple maintenant emblématique du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec). O. Kane prône ainsi l'intégration de ce que Patrick Charaudeau nomme les *savoirs de croyance* en plus des *savoirs de connaissance* : l'expérience du citoyen aurait ainsi le même poids que la connaissance du scientifique dans la prise de décision politique.

O. Kane s'efforce de faire prendre conscience au lecteur de la dimension pragmatique de l'utilité sociale de l'émergence d'une telle discipline pour aider à la transition d'une société dite « business as usual » vers un modèle « bas carbone » par le prisme de la communication. S'il s'appuie sur des exemples emblématiques d'études menées ces dix dernières années, peu d'études de cas émergent pour illustrer la pragmatique de cette nouvelle discipline. Une large porte s'ouvre ainsi pour des recherches qui visent un objectif plus sociétal de résolution de problèmes.

MARION MAUGER

L'IMAGE PEUT-ELLE NIER ?

Sémir Badir et Maria Giulia Dondero (dir.), Presses universitaires de Liège, 2016, 220 p.

Toute démarche de recherche mobilisant un corpus de nature non linguistique (peinture, photographie...) pose la question du statut de l'image. Et souvent, celle de son rapport à la langue. C'est l'un des questionnements de Maria Giulia Dondero et Sémir Badir qui publient aux Presses Universitaires de Liège un ouvrage collectif au titre interpellant : *L'image peut-elle nier ?* La négation, en effet, est un processus que l'on regarde comme spécifiquement langagier. En contrepoint, ce livre prend le parti d'interroger l'image au regard de sa capacité de négation et, le cas échéant, de ses formes et modalités sémiotiques.

L'un des intérêts de l'ouvrage réside dans l'attention portée à sa matérialité et à la qualité de ses reproductions. L'épaisseur du papier,

la précision de l'impression, les couleurs des images ponctuant les articles font du livre un objet pensé pour son lecteur. Elles l'installent dans la posture très confortable de *voir* ce qui lui est montré.

Pour la plupart issues du colloque du même nom tenu en 2011 à l'Université de Liège, les contributions adoptent toutes un point de vue particulier. Elles regroupent des analyses variées de sémioticiens, philosophes, linguistes, et chercheurs en arts visuels et audiovisuels. De fait, le corpus total est lui-même diversifié (peinture religieuse médiévale, chinoise, contemporaine, photographie, images de films de Jacques Tati, hiéroglyphes, pictographies esquimaudes ou élaborées par des missionnaires dans le cadre de la conquête spirituelle du Mexique). Si cette recension ne peut revenir sur la multiplicité de ces approches, il y a lieu néanmoins de souligner leur richesse et leur caractère stimulant pour la réflexion sémiotique.

Parmi elles, on note la présence de démarches transversales (l'approche énonciative de « la négation dans l'image » de Maria Giulia Dondero traverse un corpus de peintures et de photographies ; la question des « pratiques énonciatives » pour penser « la négation par l'image » d'Odile Le Guern s'interroge sur l'image comme sujet ou objet de la négation, en passant notamment par des réflexions sur le vide et l'opacité. Enfin, Jean-François Bordron s'intéresse globalement au processus sémiotique de négation). Sont aussi retenues des réflexions plus spécifiques, dans lesquelles sont abordées notamment la reproduction sérielle et la citation d'image (Marion Colas-Blaise), le gag visuel (Gian Maria Tore) ou bien le travail de l'image du peintre René Magritte entre 1926 et 1928 (Sémir Badir). Mais encore, en s'intéressant à « quelques procédures codifiées », Elisabetta Gigante trace un parcours de la négation prenant pour point de départ les pictogrammes, pour arriver à la peinture religieuse médiévale en passant par la sculpture. Par le jeu d'un corpus d'images hétéroclites, Bernard Vouilloux met en regard « négation linguistique » et « dénegation iconique ». De leur côté, Jean Winand et Valérie Angenot s'intéressent spécifiquement à l'image égyptienne. Quant à Ivan Darrault-Harris, il traite spécifiquement de « l'allégorie » et de la « scène mythique ».

Ces 10 articles dont la liste rend compte du caractère hétéroclite sont répartis en deux parties. La première s'intéresse à l'énonciation (« en image ») : parler de négation pour l'image nécessite en effet que cette interrogation soit reposée au regard d'une pratique sémiotique. De fait, la seconde partie, « du langage verbal aux images », porte sur cette tension. Pour Maria Giulia Dondero et Sémir Badir, il « s'agit de déployer les puissances de signification et de